

Le premier voyage de G. García Márquez à Cuba, par lui-même.

Par Michel Porcheron

Avant la Révolution, Gabriel García Márquez (GGM) n'eut jamais la curiosité de se rendre à Cuba. Là-dessus, il s'est expliqué à plusieurs reprises. Avec des arguments partagés par beaucoup d'autres, en Amérique latine et ailleurs.

C'est à Paris, un jour de début 1956, que le Colombien entendit parler pour la première fois d'un jeune avocat cubain nommé Castro, qui dirigeait le Mouvement du 26 juillet, et incarnait le seul espoir pour Cuba. Il l'avait appris de la bouche d'un communiste cubain exilé, Nicolas Guillén. Les deux hommes vivaient dans deux hôtels qui se faisaient face rue Cujas, en plein Quartier latin à Paris.

« *García Márquez suivit alors les exploits du personnage : ses préparatifs au Mexique, puis l'épique – bien que désastreux – voyage vers Cuba à bord du croiseur vétuste Granma et la guérilla dans la Sierra Maestra cubaine* » (**Gerald Martin, « Gabriel Garcia Marquez, Une vie », Grasset, 2009, 701 pages**)

En 1958, le Colombien vivait à Caracas et écrivait des articles pour la presse du pays, où il était arrivé juste avant Noël 57, venant de Londres.

Le 23 janvier 58 avait été renversé au Venezuela le régime militaire du général Marcos Pérez Jiménez, qui réussit à prendre la fuite, avec ses sbires les plus proches et une valise de cuir noir contenant 13 millions de dollars, à bord d'un avion militaire, direction Saint-Domingue. Prenait fin une dictature de six ans de pouvoir absolu.

« *Durant toute l'année 1958, Venezuela fut le pays le plus libre du monde. On aurait dit une révolution pour de bon* » (GGM).

Dans ces conditions, il allait de soi que le gouvernement en place et la *Sierra Maestra* entretenaient des relations étroites. Leur complicité était sans détours. La présence d'hommes du *Mouvement du 26 juillet* ne passait pas inaperçue. Leur activisme était public, intervenant dans tous les moyens de diffusion, organisant des collectes massives et envoyant de l'aide à toutes les guérillas avec la complaisance officielle de la Junte au pouvoir. La presse vénézuélienne était la presse légale de la Sierra Maestra. Tout cela donnait l'impression, toujours selon García Márquez, que Cuba n'était pas un autre pays, mais une partie du Venezuela libre, qui devait encore se libérer (*que aun estaba por liberar*).

[Le 18 avril, il avait publié dans *Momento* un texte qui allait plus tard devenir célèbre « *Mi hermano Fidel* » (Mon frère Fidel), qui n'était pas encore le « frère » de García Márquez, mais celui d'Emma Castro, qui était venu de Cuba pour faire connaître le combat de son frère et récolter des fonds pour le Mouvement du 26 juillet. Le Colombien l'avait rencontrée longuement].

Le Nouvel An 1959, fut un des très rares dans l'histoire du Venezuela que l'on célébra sans dictature (GGM).

Dans un texte intitulé « ***No se me ocurre ningun titulo*** », (Je n'ai aucun titre en tête) publié dans le n° 100, janvier- février 1977, de la revue « Casa de las Américas », García Márquez, que nous avons pu nous procurer, poursuit son récit :

Son épouse, Mercedes (depuis le 21 mars 1958) et lui-même revenait à leur appartement, au sixième étage de l'immeuble Roraima du quartier de San Bernardino de Caracas. « *Aux premières lueurs de l'aube* » de ce 1^{er} janvier 59. Ils avaient passé le réveillon chez un des membres de la famille Capriles, propriétaire du groupe de presse du même nom. A peine arrivés à leur 6^e étage, leur parvinrent « *un cri de foules en furie, les sons de cloche des églises, des sirènes des usines, les coups de klaxon des automobiles...* »

« *Comme nous n'avions ni téléphone ni radio, nous descendîmes les six étages à toute vitesse. Quelqu'un qui passait en courant au bas de l'immeuble acheva de nous stupéfier avec ce qui était le plus incroyable : Fulgencio Batista s'était enfui de son trône de rapine, avec ses complices les plus proches et volait à bord d'un avion militaire vers Saint-Domingue* ».

[Selon Gerald Martin, durant les jours qui suivirent, G.M et son ami Plinio Apuleyo Mendoza, autre journaliste colombien, « *se tinrent informés jusque dans les moindres détails, restant collés à leurs téléscripteurs respectifs* »]

Deux semaines plus tard, García Márquez allait débarquer pour la première fois à La Havane. « *L'occasion se présenta plutôt que je l'espérais, mais dans des circonstances que j'espérais le moins* ».

Le 18 janvier, alors que GGM était en train de mettre de l'ordre dans son bureau de *Venezuela Grafica*, avant de rentrer chez lui, un homme du Mouvement du 26 juillet, haletant, se présente dans les bureaux déserts de *Venezuela Grafica*, à la recherche de journalistes qui désireraient se rendre à Cuba...dans la soirée même.

Un avion cubain avait atterri à l'aéroport de Maiquieta, Caracas à cette fin. Les journalistes assisteraient dans la capitale cubaine au procès public appelé « **Operacion Verdad** » devant juger des hommes de Batista accusés de crimes de guerre, tout particulièrement Jésus Sosa Blanco. Les criminels de guerre et non « tous les batistiens », comme l'affirmait la presse aux Etats Unis.

[Mendoza raconte : « *Je suis dans mon bureau travaillant. Tout à coup la voix de Gabo au téléphone : « Mets deux chemises dans ta valise et arrive. Nous partons pour Cuba, invités par Fidel !* »]

« *Plinio Apuleyo Mendoza et moi-même, qui étions les partisans les plus résolus de la Révolution cubaine, fûmes les premiers choisis. Nous eûmes à peine le temps de passer chez nous pour prendre un sac de voyage. Je croyais tellement que le Venezuela et Cuba ne formaient qu'un seul et même pays que je n'eus même pas l'idée de prendre mon passeport* »...

Pas de problème : l'agent vénézuélien d'immigration de l'aéroport, « *plus cubaniste qu'un Cubain* » « *me demanda n'importe quel document d'identité que j'avais sur moi, mais l'unique papier avec mon nom et prénom que je trouvais dans mes poches était un reçu de blanchisserie .L'agent me le tamponna au verso, mort de rire, me souhaitant un bon voyage* ».

Un inconvénient majeur apparut au bout d'un moment : le pilote – qui venait de rentrer d'exil- découvrit qu'il y avait plus de journalistes que de sièges et que le poids des bagages et du matériel de télé ou de cinéma dépassait largement les limites autorisées.

Tout le monde voulait partir bien évidemment, ni se défaire de ce qu'il avait avec lui. De son côté le fonctionnaire de l'aéroport était disposé à donner le feu vert pour le vol de l'avion surchargé.

Le pilote était un homme d'âge mûr, sérieux, à la moustache poivre et sel, portant l'uniforme de drap bleu avec les ornements dorés de l'ancienne Fuerza Aérea Cubana. Durant près de deux heures, il résista impassible à tous les arguments possibles.

« Finalement, l'un d'entre nous trouva un argument mortel (mortal) :

- *Ne soyez pas dégonflé, Capitaine, dit-il, le Granma était lui aussi surchargé !*

Le pilote le regarda, puis nous regarda à nous tous, avec une rage sourde :

- *La différence est qu'aucun d'entre nous n'est Fidel Castro*

Mais il était blessé à mort. Il tendit le bras par-dessus le guichet, arracha la feuille de vol du registre des ordres de vols et n'en fit qu'une boule dans sa main, qu'il mit dans sa poche.

- *C'est d'accord, dit-il, nous partons comme ça, mais je ne veux pas laisser la moindre preuve de ce vol surchargé...*

Il fit signe à tous les journalistes de la suivre en direction de l'avion. *« Pris entre ma peur congénitale de l'avion et mes envies de connaître Cuba, je demandais au pilote d'une voix tremblante : -Capitaine, croyez-vous que nous arriverons à bon port ?*

- *C'est possible, répondit-il, avec l'aide de la Vierge de la Caridad del Cobre.*

L'avion était un bimoteur déglingué. *« Entre nous circulait l'histoire selon laquelle il avait été détourné vers la Sierra Maestra par un pilote déserteur de l'aviation batistienne, et qu'il était resté abandonné en plein air jusqu'à cette nuit de mon malheur où on l'envoya chercher des journalistes suicidaires au Venezuela »*

La cabine était étroite, mal ventilée, les sièges étaient abîmés, et il y avait une odeur insupportable d'urines spécialement rances.

Chacun s'installa comme il pouvait, assis y compris dans l'étroite allée centrale, entre les bagages et les matériels des journalistes.

« L'air me manquait, coincé contre un hublot du fond de l'avion, mais je me sentais un peu réconforté par le calme de mes camarades. Mais soudain, un des plus calmes me murmura à l'oreille, les dents serrées : « Toi au moins tu es heureux de ne pas avoir peur de l'avion ». Ainsi, je fus touché par l'extrême de l'horreur, car je comprenais que tous étaient aussi effrayés que moi, le dissimulant comme moi avec une tête aussi impavide que la mienne ».

Durant le vol, García Márquez, qui n'a jamais vaincu sa peur de l'avion, ne vit pas un seul instant cette *« petite étoile orpheline qui accompagne les avions, et qui était pour lui dans ces vols nocturnes antérieurs la source du seul moment de grâce ».*

« Je la cherchais en vain, durant cette méchante nuit caraïbe, quelque part scintillant du bimoteur sans âme, qui traversait de gros nuages pierreux, vents croisés, abîmés d'éclairs, volant à tâtons, avec le seul souffle ne nos cœurs épouvantés »

« Au milieu de la nuit, nous surprit une rafale de pluies féroces, l'avion se pencha sur le côté, avec un craquement interminable d'un bout à l'autre et finit par atterrir tremblant de frissons, les moteurs baignés de larmes, sur une piste d'un aéroport d'urgence à Camaguey ».

La pluie cessa, le jour devint printanier, l'air de verre, et nous volâmes la dernière étape presque au ras des plantations de canne à sucre parfumées et de lagunes à poissons rayés et fleurs d'hallucination dans leurs fonds.

Avant le milieu de la journée du 19 janvier, nous atterrîmes entre les demeures babyloniennes des riches les plus riches de La Havane : à l'aéroport de Campo Columbia, bientôt baptisée Ciudad Libertad, ancienne forteresse de Batista, où quelque temps auparavant était entré Camilo Cienfuegos, avec sa colonne de paysans (guajiros) pantois (atonitos)

La première impression releva plutôt de la comédie : en effet vinrent nous accueillir les membres de l'ancienne aviation militaire, qui, au dernier moment étaient passés du côté de la Révolution. García Márquez et Plinio remarquèrent qu'ils se laissaient pousser la barbe pour affirmer leur conversion.

A Cuba, une avalanche rurale avait renversé, par une guerre longue et difficile, des forces armées appointées qui remplissaient les fonctions d'une armée d'occupation.

« A l'entrée principale de l'hôtel Havana Hilton, débaptisé Havana Libre, qui venait d'être inauguré, il y avait un grand blond, un géant, avec un uniforme de brandebourgs et un casque avec plumet de maréchal d'opérette. Il parlait un jargon cubain croisé d'un anglais de Miami et remplissait sans le moindre scrupule son triste emploi de cerbère.

Quand un de notre équipe de journalistes, un Vénézuélien noir, voulut entrer, il le souleva par le revers de son veston et l'éjecta au milieu de la chaussée. Grâce à l'intervention des journalistes cubains présents auprès du gérant, il fut décidé d'autoriser sans distinction d'aucun type l'entrée libre des invités qui étaient en train d'arriver du monde entier.

D'après le biographe Gerald Martin, G.M se retrouva rapidement au Palais national et dans la salle de presse il interviewait le légendaire général espagnol Alberto Bayo, quand arriva Fidel Castro pour expliquer « l'Opération Vérité ». Garcia Marquez se rapprocha jusqu'à se trouver au troisième rang au moment où le leader cubain prit la parole. A ses premiers mots, il sentit un canon de pistolet dans son dos : la garde présidentielle l'avait pris pour un espion. Il parvint heureusement à s'expliquer.

Le lendemain, les deux Colombiens se rendirent à la Ciudad Deportiva pour suivre le procès des partisans de Batista, accusés de crimes de guerre.

Le colonel Sosa Blanco fut déclaré coupable. Le lendemain, son épouse se rendit au Havana Hilton pour prier les journalistes de signer une pétition demandant la « clémence et un vrai procès », ce qu'ils firent tous. García Márquez semble avoir signé davantage par compassion pour la famille et en raison de son opposition de toujours à la peine de mort, plutôt que par un souci de respect de la procédure judiciaire. Plus tard, García Márquez et Plinio Mendoza diraient tous deux qu'ils pensaient que l'homme était coupable.

Au Palais national, devenu Palais de la Révolution, ils n'avaient fait qu'entrevoir Che Guevara et Camilo Cienfuegos.

A leur grande surprise, dans un lieu moins officiel, el Mambo, avenue de Rancho Boyeros, ils trouvèrent Errol Flynn, « avec qui nous nous mêmes à parler en français : eh merde, Flynn était lui aussi fidéliste » (P.A.Mendoza, qui dans son livre « Aquellos tiempos con Gabo », 2000, Barcelone, consacre 17 pages à son séjour à Cuba avec García Márquez)

Trois jours plus tard, les deux amis regagnèrent Caracas. García Márquez avait fait comprendre à plusieurs de ses contacts à Cuba, qu'il se tenait prêt à travailler pour le nouveau régime, s'il lui trouvait une occupation utile.

En mai 1959, s'ouvrait à Bogota, Carrera Septima le bureau de Prensa Latina, créée à La Havane par l'Argentin Jorge Ricardo Masetti.

Ce dernier, en septembre 1960, s'arrêta deux jours à Bogota, en route vers le Brésil. Il expliqua à García Márquez et à Mendoza que l'un des deux devait se chercher une autre affectation à PL. GM se déclara volontaire. Dans les trois mois qui suivirent il se rendit au moins quatre fois à La Havane, revenant régulièrement à Bogota voir sa famille. Lors de son dernier vol de décembre 60, par la Pan-American, l'avion atterrit à Camaguëy, au centre de l'île. Un autre avion devait le conduire à La Havane.

Mais les conditions météo étaient si mauvaises que le vol dut attendre. GM se tenait là, dans l'aéroport, attendant des informations, « lorsqu'une vague d'agitation envahit le hall : Fidel Castro qu'accompagnait Celia Sanchez, venait d'y entrer. Ils attendaient qu'un DC3 les ramène à La Havane. Le Comandante avait faim et demanda un plat au poulet à la cafeteria. L'employé lui dit qu'il n'y avait plus de poulet. Fidel Castro s'emporta quelque peu, faisant savoir qu'il venait de passer trois jours à inaugurer des élevages de poulets et s'étonna que la révolution n'en achemine pas jusqu'à l'aéroport où passaient encore des passagers des Etats Unis.

GM s'approcha de Celia Sanchez, lui dit qui il était, et ce qu'il faisait à Cuba. Elle en informa Fidel Castro. GM le salua et eut juste le temps de se présenter « Gabriel Garcia Marquez, de Prensa Latina », que le dirigeant cubain prit à témoin des problèmes que traversait Cuba dans le secteur des poulets et des œufs.

A la cafétéria, on finit par trouver du poulet pour le Comandante.

Mais on l'informa que l'aéroport de La Havane avait été fermé en raison du mauvais temps. « Il faut que j'y sois à cinq heures. On y va ». Son DC3 décolla.

« García Márquez qui espérait, comme toujours, que son vol serait reporté sine die (ou ad vitam aeternam), se demanda si le Comandante était fou ou simplement inconscient. Quelques heures plus tard, l'avion de GM arriva à son tour dans la capitale. GM fut « soulagé de voir l'avion de Castro ». « Il s'est inquiété pour la sécurité de Castro dès lors ». (mp)